



Chapitre de livre

2023

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

“*Non plus ultra*” ? : la magie naturelle comme frontière des savoirs

Mangili, Adrien

How to cite

MANGILI, Adrien. “*Non plus ultra*” ? : la magie naturelle comme frontière des savoirs. In: Faire et défaire les savoirs : frontières épistémiques sur le métier (XVIe-XVIIe siècles). Atlas, Y., Mangili, A. & Rouiller, D. (Ed.). Genève : Droz, 2023. p. 235–255. (Cahiers d’Humanisme et Renaissance)

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:173475>

FAIRE ET DÉFAIRE LES SAVOIRS

Frontières épistémiques sur le métier
(XVI^e-XVII^e siècles)

Édité par Yasmine ATLAS, Adrien MANGILI
et Dorine ROUILLER



DROZ

« *NON PLUS ULTRA* » ?

La magie naturelle comme frontière mouvante des savoirs

Adrien MANGILI

Quand Francis Bacon publia en 1620 son *Instauratio magna*, il ne se doutait certainement pas que la gravure qui ornait alors le frontispice ferait encore tant parler d'elle près de quatre siècles plus tard. Le cuivre du Néerlandais Simon van de Passe est en effet célèbre : les colonnes d'Hercule encadrent une caravelle qui vient de les dépasser. À l'horizon, sur la gauche, un autre navire en a déjà fait autant. Symbolisant « la foi baconienne dans le progrès indéfini de la science »¹, ce franchissement allégorique invite à envisager l'agencement des savoirs sur un mode topographique, comme autant d'espaces différents se partageant la surface plane d'une carte. En promettant une alléchante aventure intellectuelle, cette métaphore géographique, sur laquelle le Chancelier de Verulam bâtit son entreprise de refonte des sciences, représente avec justesse la fascination que peut susciter l'élucidation des phénomènes dont les causes paraissaient jusqu'alors impénétrables. C'est la notion même de *progrès* scientifique qui se forge dans ce processus métaphorique, « *progresse* » désignant du temps de Bacon un voyage royal. Cette quête devant conduire à de nouvelles terres inconnues ne peut pas faire l'économie des *mirabilia* et plus généralement de tous les « points aveugles de la nature »,

¹ Jean-Claude Margolin, « L'idée de nouveauté et ses points d'application dans le *Novum organum* de Bacon », dans *Francis Bacon. Science et méthode*, éd. Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, J. Vrin, 1985, p. 12. Sur l'émergence de la métaphore cartographique des savoirs, voir Giulio Barsanti, *La scala, la mappa, l'albero : immagini e classificazioni della natura fra Sei e Ottocento*, Florence, Sansoni, 1992.

pour reprendre le titre d'un livre incontournable de Nicolas Weill-Parot². Ce sont eux qui mettent à mal la philosophie naturelle traditionnelle et qui appellent à de nouvelles méthodes, à de nouvelles théories.

À cet égard, c'est peut-être la magie naturelle qui illustre le mieux dans la première modernité la soif de conquête épistémologique. Cette approche de l'occulte naturel, qui peut nous sembler aujourd'hui bien étrange pour n'avoir pas passé le filtre de l'institutionnalisation des disciplines s'étant jouée à la fin du XVII^e siècle, est difficilement définissable tant elle prend des formes variées de Marsile Ficin jusqu'à Tommaso Campanella, en passant par Corneille Agrippa ou Giordano Bruno³. On pourrait néanmoins la définir, de façon minimale, comme la *science* des

² Nicolas Weill-Parot, *Points aveugles de la nature : la rationalité scientifique médiévale face à l'occulte, l'attraction magnétique et l'horreur du vide, XIII^e-milieu du XV^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

³ Il est intéressant de noter que la définition de la magie donnée par Bacon dans *Du progrès et de la promotion des savoirs* (1605) – ouvrage proposant une division des savoirs systématique et devant servir de première partie à *l'Instauratio magna* – est particulièrement étonnante. Selon lui, la magie constitue la recherche et la « connaissance des formes » (Francis Bacon, *Du progrès et de la promotion des savoirs*, éd. Michèle Le Dœuff, Paris, Gallimard, 1991, p. 133). Autrement dit, elle est le pan pratique de la métaphysique : « Ainsi la recherche des formes, qui (par leur nature assurément et conformément à leur loi propre) sont éternelles et immobiles, constituera la métaphysique ; la recherche de la cause efficiente, de la matière, du progrès latent, du schématisme latent (toutes choses qui concernent le cours commun et ordinaire de la nature et non les lois fondamentales et éternelles), constituera la physique. Et on leur subordonnera respectivement une science pratique : à la physique la mécanique ; à la métaphysique la magie (le mot étant épuré), que je nomme ainsi en considération de la largeur de ses voies et de son plus grand empire sur la nature » (Bacon, *Novum organum* [1620], éd. Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, PUF, 1986, [II, 9], p. 194). Même s'il peut se montrer très critique envers la magie naturelle telle qu'elle est pratiquée en son temps, c'est néanmoins sous le patronage de celle-ci que Bacon situe sa *Sylva sylvarum* (1626) : « Car notre *Sylva sylvarum* n'est pas, à proprement parler, une *histoire naturelle*, mais plutôt une sorte de *magie naturelle* plus élevée, attendu que, non contente de décrire la nature, elle analyse ses plus grandes opérations pour mettre l'homme en état des les imiter » (*Sylva sylvarum, ou Histoire naturelle, expérimentale, et destinée à servir de fondement à la vraie philosophie*, dans *Œuvres de François Bacon, chancelier d'Angleterre, traduites par Antoine Lasalle*, t. 7, Dijon, L. N. Fantin, 1800, p. 238). Sur la magie baconienne, voir Paolo Rossi, *Francesco Bacone : dalla magia alla scienza*, Bari, Laterza, 1957 ; Mickaël Popelard, *Francis Bacon : l'humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Paris, PUF, 2010.

qualités occultes ou encore comme l'étude (et la mise en pratique parfois) des phénomènes merveilleux strictement naturels dont la cause échappe à l'observation et ne peut pas se réduire aux qualités premières. Le périple n'est pas sans remous quand on embarque sur l'un des nombreux vaisseaux qui voguent sur la mer des phénomènes occultes : la découverte des secrets de la nature s'inscrit dans une dialectique de dévoilement et d'occultation, laquelle se manifeste notamment dans la volonté quelque peu paradoxale qui anime les mages de maîtriser des phénomènes jugés alors inexplicables. Telle est la spécificité de la magie naturelle : personne ne sait exactement jusqu'où vont ses frontières vers l'inconnu, puisque son règne s'étend toujours au-delà des connaissances instituées. Aussi cette science donne-t-elle beaucoup de matière à penser sur les rapports entre les différents savoirs dans la première modernité. Les frontières de cet espace de savoir sont en effet toujours remises sur le métier et ne semblent jamais pouvoir se fixer totalement. Cette malléabilité extrême, dont j'essayerai de spécifier les origines, permet de mettre en lumière des phénomènes épistémologiques particulièrement subtils comme peut l'être la négociation des frontières entre les savoirs.

Un avertissement tout de même : il ne s'agira pas ici de faire de l'histoire des sciences ni de détailler toutes les formes qu'a pu prendre la magie naturelle. C'est là un travail d'une autre envergure qui a déjà partiellement été mené par d'autres⁴. Je compte donc moins fournir un savoir positif sur les spécificités des théories magiques chez tel ou tel auteur, que montrer comment cette magie polymorphe permet d'interroger les confins de multiples savoirs comme la physique, la botanique ou l'astrologie, et peut-être même plus généralement d'explorer les limites du Savoir,

⁴ Voir par exemple Paola Zambelli, « Continuità nella definizione della magia naturale da Ficino a Della Porta », dans *La geografia dei saperi : scritti in memoria di Dino Pastine*, éd. Domenico Ferraro et Gianna Gigliotti, Florence, Le Lettere, 2000, p. 23-41 ; ainsi qu'*eadem*, *L'ambigua natura della magia : filosofi, streghe, riti nel Rinascimento*, Milano, Il Saggiatore, 1991 ; Stéphane Toussaint, « Les raisons de la magie », *Critique* 673-674/6 (2003), p. 473-483 ; Brian P. Copenhaver, « Natural Magic, Hermetism, and Occultism in Early Modern Science », dans *Reappraisals of the Scientific Revolution*, éd. David C. Lindberg et Robert S. Westman, Cambridge, CUP, 1990, p. 261-301.

telles qu'elles sont pensées et surtout mises en forme dans la première modernité. Ces quelques pages auront donc une visée plus heuristique que démonstrative et me permettront, je l'espère, de dépasser le cas spécifique de mon objet pour l'ouvrir à des questionnements plus larges. Ainsi, ce sont les conséquences épistémologiques de la mobilité extrême des frontières disciplinaires sur la carte des savoirs qui m'intéresseront avant tout ; et c'est dans cette perspective que la magie naturelle servira de fil conducteur. Pour mener à bien cette réflexion, je procéderai en deux temps : tout d'abord, je voudrais réfléchir aux facteurs qui prédisposent les frontières de la magie naturelle à se soumettre constamment à un processus de négociation avec les autres savoirs. Dans le prolongement de cette enquête, j'aimerais ensuite examiner l'hypothèse selon laquelle la magie naturelle, par définition, fixe les limites entre le connaissable et la fiction, en encerclant, pour ainsi dire, toute la philosophie naturelle. Ce parcours devrait nous aider entre autres à mieux saisir pourquoi cette *discipline* n'a pas survécu à l'institutionnalisation des sciences. Il s'agira en somme d'interroger ce fameux *plus ultra* qui sert de devise au projet philosophique de Bacon, et de réfléchir aux limites possibles de l'élargissement de la mappemonde des savoirs⁵. En filant la métaphore baconienne de l'*advancement* scientifique comme conquête navale, on pourrait certes dire que la magie naturelle s'étend au-delà des colonnes d'Hercule, mais aussi qu'elle délimite l'espace navigable, comme le ferait un globe⁶. Elle se présenterait alors comme la frontière épistémique qu'on ne peut ou qu'on ne doit pas dépasser, du fait non seulement qu'elle est considérée par nombre de ses théoriciens comme

⁵ Francis Bacon, *Du progrès et de la promotion des savoirs*, p. 103 : « C'est pourquoi ceux-ci [qui ont fait le tour du globe] peuvent à juste titre arborer la devise *plus ultra*, à la place du vieil *non ultra*, et aussi *imitabile fulmen*, au lieu de l'ancien *non imitabile fulmen* ». Le déplacement de l'exploit naval vers l'exploit technique est ici manifeste : au dépassement des colonnes d'Hercule correspond la maîtrise des éléments, idéal réalisé par les habitants de la *Nouvelle Atlantide* (1627) (Bacon, *La nouvelle Atlantide*, éd. Michèle Le Dœuff et Margaret Llasera, Paris, Flammarion, 1995, p. 121).

⁶ Sur la notion d'*advancement*, voir Michaël Devaux, « Advancement et emendatio : les projets de Bacon et de Leibniz », *Studia Leibnitiana* 35/1 (2003), p. 29-52.

le sommet de la philosophie naturelle, mais aussi parce qu'elle doit sans cesse réaffirmer sa licéité⁷.

Théorisée sous sa forme moderne dans la Florence de Laurent le Magnifique, la magie naturelle connaît durant près de deux siècles des infléchissements, des adaptations et de nombreuses transformations⁸. C'est le grand médecin humaniste Marsile Ficin qui le premier tente de délimiter le nouveau terrain d'enquête de la magie naturelle, dans l'« Apologie » servant d'appendice au *De triplici vita* (1489), que je cite dans la traduction de 1581 du poète orientaliste Guy Lefèvre de La Boderie :

En somme il y a deux sortes de Magie. L'une de ceux qui par une certaine adoration se concilient les Démons, de l'œuvre

⁷ L'opposition entre magie naturelle et magie démonique qu'établit Jean Pic dans son discours *De la dignité de l'homme* (1486), qui devait servir d'introduction au débat public sur les *900 Conclusions*, est devenue un lieu commun : « L'une est condamnée et maudite non seulement par la religion chrétienne, mais par toutes les lois, par tout État bien ordonné ; c'est l'autre qu'approuvent et embrassent tous les savants, tous les peuples soucieux des choses célestes et divines. La première est la plus trompeuse des pratiques, la seconde est la plus profonde et la plus sainte philosophie. La première est stérile et vaine, la seconde ferme, digne de foi et inébranlable. Les adeptes de la première ont toujours agi en cachette, parce qu'elle tourne à la honte et à la confusion des responsables ; c'est dans l'autre que, depuis l'Antiquité et presque toujours, on a cherché à s'illustrer et à obtenir la plus grande gloire dans le domaine des belles-lettres. A la première ne s'est jamais adonné personne qui fût versé en philosophie et désireux d'apprendre les arts nobles ; pour apprendre la seconde, Pythagore, Empédocle, Démocrite, Platon ont traversé les mers et c'est elle qu'ils ont enseignée à leur retour, la tenant pour la principale des doctrines secrètes. Pas plus que sur des arguments rationnels, la première ne s'appuie sur des auteurs indiscutables ; la seconde, comme anoblée par d'illustres parents, a deux auteurs principaux : Zalmoxis, qu'imita Abbaris l'Hyperboréen, et Zoroastre (non pas celui auquel vous songez peut-être, mais le fils d'Oromase) » (Jean Pic de la Mirandole, *De la dignité de l'homme : Oratio de hominis dignitate*, éd. Yves Hersant, Paris, Éditions de l'Éclat, 2016, p. 77-79).

⁸ La magie naturelle que théorise Ficin est largement inspirée par la métaphysique néo-platonicienne de Plotin, Jamblique et Proclus. Elle se distingue assez radicalement des magies naturelles médiévales d'Albert le Grand, de Pietro d'Abano, de Roger Bacon, d'Arnaud de Villeneuve et de Nicole Oresme. Sur les différentes facettes de la magie naturelle médiévale, voir Graziella Federici Vescovini, *Le Moyen Âge magique : la magie entre religion et science du XIII^e au XIV^e siècle*, Paris, J. Vrin, 2011. Selon Weill-Parot, malgré ses différentes formes, l'occulte est nettement mieux encadré conceptuellement au Moyen Âge qu'à la Renaissance (« Encadrement ou dévoilement : l'occulte et le secret dans la nature chez Albert le Grand et Roger Bacon », *Micrologus* 14 [2006], p. 151-170).

desquels estant aydez ils fabriquent souvent choses prodigieuses et admirables. Ce qui fut chassé, lors que le Prince de ce Monde fut dejeté dehors. L'autre est de ceux qui soumettent opportunément les matieres naturelles aux causes naturelles pour estre formées par une raison esmerveillable. De cest artifice aussi il y a deux especes, l'une curieuse, l'autre necessaire, Celle-là par ostentation feint des prodiges superflus, ainsi comme quand les Mages des Perses avecques de la sauge pourrie sous un fumier [...] engendroyent un oyseau semblable au Merle, ayant une queue de serpent [...]. Ce qu'il faut bien loing fuyr comme chose vaine, et au salut contraire et nuisible. Toutefois il faut retenir l'espece necessaire, accouplant la Medecine avecques l'Astrologie⁹.

Deux éléments me paraissent essentiels dans ces quelques lignes qui permettent avant tout à Ficin de se défendre des accusations de magie maléfique dont il a été la cible dès les premières circulations manuscrites de son livre. Le premier est le soin avec lequel il distingue la magie naturelle de la magie démonique, en insistant sur sa dimension rationnelle et naturelle, mais aussi en l'associant avec deux autres disciplines plus recommandables, la médecine et l'astrologie : la justification de la magie par Ficin repose essentiellement sur les « benefices » thérapeutiques que celle-ci permet d'obtenir¹⁰. Cette frontière qu'il trace entre ces deux types de magie a l'air robuste, mais nous verrons plus avant que les choses ne sont pas forcément si simples. Le second élément qui ressort de cette définition est lié à la notion de *merveille* : le caractère

⁹ Marsile Ficin, *Les trois livres de la vie : le I, pour conserver la santé des studieux ; le II, pour prolonger la vie ; le III, pour acquérir la vie du ciel, avec une Apologie pour la médecine et astrologie. Le tout composé [...] en latin par Marsille Ficin [...] et traduit en françois par Guy Le Fèvre de La Boderie [...]*, texte revu par Thierry Gontier, Paris, Fayard, 2000, p. 256-257.

¹⁰ *Ibid.*, p. 256 : « Et qu'il n'y a pas un seul mot affirmé de la Profane Magie [dans les écrits de Ficin] qui s'appuye sur l'adoration des Diables, mais bien de la Magie naturelle, qui par les choses naturelles emprunte les benefices des corps celestes pour obtenir aux corps humains santé heureuse et prospere ». Le philosophe florentin est bien évidemment conscient que l'association de la médecine et de l'astrologie ne va pas forcément de soi. C'est pourquoi le début de l'« Apologie » tend à justifier cette conciliation, notamment en convoquant « les prestres tres-antiques [qui] furent Medecins et pareillement Astronomes » (p. 254).

magique de cette discipline réside dans sa capacité à émerveiller, que ce soit en feignant *curieusement* des prodiges ou en empruntant « les benefices des corps celestes pour obtenir aux corps humains santé heureuse et prospere »¹¹. Ces deux éléments correspondent, dans les grandes lignes, aux deux faces de la magie naturelle renaissante, si tant est qu'une pareille généralisation soit possible : d'un côté, il y a l'étonnement, qui pose des questions épistémologiques ; de l'autre, le naturel et le raisonnable, qui se situent quant à eux sur un plan plus philosophique.

L'expression « magie naturelle » n'est donc pas oxymorique dans une perspective *émique* (comme elle pourrait le sembler dans une perspective *étique*) ; elle désigne plutôt des phénomènes ou des opérations qui suscitent l'admiration sans excéder les bornes de la nature. Rares sont les auteurs qui contestent la dimension *magique* de cette discipline, ses plus farouches ennemis réfutant davantage sa naturalité¹². Mais pour que les opérations des mages restent *magiques*, il faut que ces phénomènes demeurent inexplicables, au risque de ne plus émerveiller du tout. C'est alors qu'interviennent les propriétés occultes dont les effets sont perceptibles, mais inexplicables (p. ex : l'aimant qui attire le fer ou la branche de figuier qui permettrait de calmer un taureau furieux). Ces propriétés occultes, que l'on ne peut pas déduire des qualités premières, de chaleur ou d'humidité par exemple, sont au cœur des théories de la magie naturelle et ont une forte fonction explicative à un niveau épistémologique. Elles permettent ainsi « d'expliquer sans expliquer », pour reprendre encore une fois une formule de Nicolas Weill-Parot¹³. C'est en somme dans cette fenêtre de l'inexpliqué, voire de l'inexplicable, que la magie naturelle jette son regard. Pour le reste, il est à mon sens impossible d'en donner une définition plus précise qui rendrait justice à tous ceux qui

¹¹ *Ibid.*, p. 255.

¹² Voir par exemple Jean Bodin, *De la démonomanie des sorciers* [1580], éd. Virginia Krause, Christian Martin et Eric MacPhail, Genève, Droz, 2016, p. 151 : « Mais je ne puis passer par souffrance, ce que Jean Picus Prince de la Mirande, aux positions Magiques escript, que la Magie naturelle n'est que la pratique de la Physique, qui est le filet auquel Sathan attire les plus gentils esprits, qui pensent que par la force des choses naturelles on attirera, voire on forcera les puissances celestes ».

¹³ Weill-Parot, *Points aveugles de la nature*, p. 16.

l'ont théorisée. Qu'on se rappelle simplement qu'il existe une multitude de traditions qui se sont approprié la magie naturelle, chacune possédant ses expressions et outils conceptuels respectifs : les néoplatoniciens font la part belle aux sympathies et aux antipathies, les aristotéliens-averroïstes (dont Pietro Pomponazzi est la figure de proue) à la force de l'imagination des astres et les philosophes scolastiques à la forme spécifique ou substantielle, *etc.*¹⁴ Il n'est pas nécessaire de faire une liste exhaustive des traditions qui se sont emparées de la magie naturelle pour se rendre compte de ces différences. Il suffira pour l'instant de retenir que la magie naturelle est plurielle et qu'à ce titre ses frontières avec les autres savoirs seront inmanquablement déplacées d'un texte à l'autre. Dit plus prosaïquement, la magie naturelle désigne autant l'art de planter un chou près d'une vigne que celui de graver un talisman au bon moment astrologique¹⁵. Cette variété des formes que peut prendre la magie naturelle ne lui est nullement spécifique, mais il me semble que l'intervalle dans lequel se meuvent ses frontières est suffisamment ample pour mettre au

¹⁴ Évidemment, ces différents courants magiques sont poreux entre eux, comme en témoigne par exemple le cas de la *Magia naturalis* (1558) de Giambattista Della Porta, lequel fait sien le néoplatonisme florentin sans renoncer complètement aux outils conceptuels de la physique aristotélicienne. Sur le cas de Della Porta, et plus généralement sur les différentes traditions occultes, voir Brian P. Copenhaver, « The Occultist Tradition and Its Critics », dans *The Cambridge History of Seventeenth-Century Philosophy*, éd. Daniel Garber, Cambridge, CUP, 2000, p. 454-512 ; sur la magie néoplatonicienne voir Pierre Hadot, « L'amour magicien ». Aux origines de la notion de "magia naturalis" : Platon, Plotin, Marsile Ficin », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 172 (1982), p. 283-292 ; sur la magie de Pomponazzi voir Tristan Dagron, « La doctrine des qualités occultes dans le *De Incantationibus* de Pomponazzi », *Revue de métaphysique et de morale* 49 (2006), p. 3-20 ; sur la magie averroïste, voir Valeria Sorge, « Note sulla magia nell'averroismo bolognese : Taddeo da Parma », dans *La magia naturale tra Medioevo e prima età moderna*, éd. Lorenzo Bianchi et Antonella Sannino, Florence, Edizioni del Galluzzo, 2018, p. 131-148 ; sur la forme spécifique ou substantielle, enfin, voir Weill-Parot, *Points aveugles de la nature*, p. 72 *sqq.*

¹⁵ À cet égard, il est intéressant de noter que, dans ses *Controverses et recherches magiques* (1599), le jésuite Martin Antonio Delrio complexifie le cadre théorique de la magie, en la divisant en trois sous-espèces : la naturelle (nature infuse), l'artificielle (industrie des hommes) et la diabolique (*Les controverses et recherches magiques de Martin del Rio [...] divisées en six livres [...] traduit et abrégé du latin par André Du Chesne [...]*, Paris, Jean Petit-Pas, 1611, p. 15).

jour des dynamiques qui s'avèrent plus discrètes dans d'autres disciplines.

D'où provient cette amplitude ? Comment expliquer que les frontières de la magie naturelle possèdent un tel spectre de mouvement ? Trois facteurs me semblent prépondérants : (i) la pluralité des traditions philosophiques qui se sont approprié la magie naturelle, on l'a vu, (ii) l'interdisciplinarité qui est inhérente à cette *science* et, enfin, (iii) son caractère polysémique. Pour des raisons d'efficacité, je ne reviendrai pas sur les traditions philosophiques et me permets de renvoyer une fois pour toutes aux travaux érudits de Paola Zambelli¹⁶. En revanche, je souhaiterais prendre le temps, dans cette première partie, de mener une réflexion sur les deux autres facteurs, en commençant par l'interdisciplinarité avant de passer aux effets de la polysémie sur les frontières épistémiques.

*

La magie naturelle a cela de remarquable qu'elle possède une forte tendance à se superposer à d'autres savoirs, comme le rappelle Daniel P. Walker dans son célèbre *Spiritual and Demonic Magic From Ficino to Campanella*. Walker insiste, pour ne prendre qu'un exemple, sur le fait qu'elle est toujours sur le point de basculer dans le règne « de l'art, de la science, de la psychologie pratique, ou, par-dessus tout, de la religion »¹⁷. De fait, le champ de la magie naturelle peut recouvrir non seulement celui des sciences naturelles (comme l'optique, la physique, la botanique, l'astrologie, *etc.*), de la médecine (par une nouvelle pharmacopée, par la croyance en la force de l'imagination ou encore par la fabrication d'amulettes et de talismans prophylactiques), mais aussi celui de la théologie, comme en témoigne le premier livre de la *Philosophie occulte* (1533) que Corneille Agrippa consacre à la magie naturelle :

La magie est une faculté qui a un très-grand pouvoir, plein de mysteres très-relevés, et qui renferme une très-profonde connoissance des choses les plus secretes, leur nature, leur

¹⁶ Voir note 4.

¹⁷ Daniel P. Walker, *Spiritual and Demonic Magic from Ficino to Campanella*, Londres, Warburg Institute – University of London, 1958, p. 75-76 (je traduis).

puissance, leur qualité, leur substance, leurs effets, leur différence, et leur rapport : d'où elle produit ses effets merveilleux par l'union et l'application qu'elle fait des différentes vertus des êtres supérieurs avec celles des inférieurs ; c'est-là la véritable science, la Philosophie la plus élevée, et la plus mystérieuse ; en un mot, la perfection et l'accomplissement de toutes les sciences naturelles, puisque toute Philosophie réglée se divise en Physique, en Mathématique, et en Théologie¹⁸.

Car il ne peut y avoir aucun œuvre de Magie parfait, ni même de véritable Magie, qui ne renferme toutes ces trois facultés¹⁹.

La magie, pour Agrippa, semble moins se définir par un certain nombre de savoirs qui lui seraient propres que par l'idéal philosophique d'une parfaite association des trois piliers que sont la physique, les mathématiques et la théologie. Son empire est donc spécialement étendu, surtout quand on le compare à l'aire que lui concédait Ficin dans la citation donnée plus haut et qui se limitait à « l'accouplement » de la médecine et de l'astrologie. C'est dire à quel point le domaine de la magie naturelle diffère d'un auteur à l'autre ! Qui plus est, d'un point de vue disciplinaire, la magie d'Agrippa ne recoupe que très superficiellement celle de Ficin, alors même que ses propositions sont largement inspirées du néoplatonisme florentin. Le décalage entre ces deux conceptions est extrême et mériterait qu'on le développe, qu'on le nuance (les ambitions réelles de Ficin, par exemple, dépassent largement la simple thérapie à l'aide des astres). Mais, encore une fois, pareille

¹⁸ Henri Corneille Agrippa de Nettesheim, *La philosophie occulte de Henr. Corn. Agrippa, conseiller et historiographe de l'Empereur Charles V, divisée en trois livres, et traduite du latin [par A. Levasseur], tome premier*, La Haye, Alberts, 1727, p. 3. La triplète mise en avant par Agrippa n'est pas sans rappeler celle de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, (xxx, 1), éd. Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 1401 : « Nul ne doutera que la magie est née au départ de la médecine et que, sous l'apparence d'être salutaire, elle s'est introduite peu à peu comme une médecine plus élevée et plus sacrée, ajoutant ainsi aux promesses les plus flatteuses et les plus attendues la force de la religion, domaine dans lequel le genre humain, aujourd'hui encore, est le plus enveloppé de ténèbres ; et pour se procurer aussi leur pouvoir, elle s'est associé les arts mathématiques, chacun étant avide de connaître son avenir et croyant que c'est du ciel qu'il en tirera la connaissance la plus certaine ».

¹⁹ *Ibid.*, p. 6.

tâche dépasserait le cadre de cette contribution. Cela dit, et même sans entrer dans une véritable analyse comparative, force est de constater qu'Agrippa, comme Ficin dans une moindre mesure, envisage la magie naturelle de façon pluridisciplinaire et peut-être même supradisciplinaire, si on me permet ce terme. Il en va de même quelques décennies plus tard pour Giordano Bruno – qui la situe quant à lui du côté de la médecine et de la chimie – ou encore pour Tommaso Campanella, selon lequel « toutes les sciences et tous les arts servent à la magie naturelle »²⁰. En insistant tellement sur la pluridisciplinarité, c'est tout le prestige du mage qui est suggéré, puisque ce dernier doit à la fois embrasser un savoir extrêmement large et atteindre un niveau de spécialisation suffisant pour découvrir les arcanes de chaque discipline. Si la magie naturelle ne cesse de se métamorphoser au gré des textes, c'est donc d'abord parce que ses frontières dépendent des prétentions plus ou moins totalisantes des mages. Dans la mesure où elle dépend de combinaisons disciplinaires relatives à l'expertise de ses théoriciens, la magie naturelle ne peut être que polymorphe.

Par ailleurs, le fait que le terme « magie » soit fortement polysémique dans la première modernité conduit aussi à d'importants déplacements de frontières épistémiques²¹. D'un côté, et c'est le parti des démonologues, « magie » peut désigner toute forme d'opérations surnaturelles (plutôt négatives que positives), de l'autre, le terme est compris comme un synonyme de « sagesse », selon ses défenseurs qui font remonter le terme à son étymologie perse en l'inscrivant du même coup dans la tradition biblique des

²⁰ Giordano Bruno, *De la magie* [~1589], éd. Danielle Sonnier et Boris Donné, Paris, Allia, 2014, p. 7 : « On emploie le terme de *mage* pour désigner celui qui accomplit des prodiges par la seule application de principes actifs et passifs, comme l'on voit faire en médecine et en chimie : c'est ce qu'on appelle communément la *magie naturelle* ». Bruno distingue la magie naturelle de la magie extra-naturelle, laquelle « recourt à la vertu de sympathie et d'antipathie des choses » (*Ibid.*). Tommaso Campanella, *Del senso delle cose e della magia* [1592], éd. Germana Ernst, Rome, Laterza, 2007, p. 176. Le titre du cinquième chapitre du livre IV continue ainsi : « mais certaines plus primordialement » (je traduis).

²¹ Sagesse ou pacte diabolique, la nature de la magie est absolument ambiguë, comme le rappelle Paola Zambelli dans son ouvrage intitulé *L'ambigua natura della magia*, contrairement à l'astrologie qui connaît une division assez claire entre ce qui relève du naturel ou de l'artificiel, du licite ou de l'illicite.

rois mages orientaux²². « *Mage*, en premier lieu, a signifié *sage* » nous rappelle d'ailleurs Giordano Bruno dans son *De magia*, un petit opuscule qu'il ne destinait pas à la publication²³. Se pose alors la question de savoir quelles définitions sont ontologiquement valables. Est-ce que la magie naturelle que décrivent les démonologues doit être prise en considération dans la définition générale de cette science ? Il est clair que la magie naturelle décrite par Bodin, ce « filet auquel Sathan attire les plus gentils esprits », est une élaboration apologétique qui ne correspond à aucune pratique avérée. Cela dit, la définition que donnent Ficin, Agrippa ou Bruno n'est-elle pas aussi, sans être une coquille vide, avant tout une construction rhétorique ? S'il n'existe évidemment pas une unique et véritable magie naturelle, mais plutôt une pluralité de magies naturelles, il est néanmoins vrai que ces conceptions multiples se rangent sous une seule bannière disciplinaire. C'est à cet égard que les définitions positives sont peut-être plus légitimes. Quoi qu'il en soit, la définition critique de la magie naturelle que fournissent ses détracteurs oblige ceux qui la théorisent à renégocier constamment la frontière qu'elle partage avec la magie démonique, mais aussi avec le monde des fables. Le médecin et théologien réformé d'origine bâloise, Thomas Erastus, a très bien saisi le problème de la polysémie du terme « magie », quand il nie la possibilité même d'une magie qui soit naturelle²⁴. Selon lui,

²² Pic de la Mirandole, *Apologia : l'autodifesa di Pico di fronte al tribunale dell'Inquisizione* [1532], éd. Paolo Edoardo Fornaciari, Florence, Edizioni del Galluzzo, 2010, p. 161 : « Si les antiques eux-mêmes ont voulu appeler magie cette partie de la science naturelle, pourquoi veux-tu que j'innove ? » (je traduis).

²³ Bruno, *De la magie*, p. 7. Comme le *De magia* de Bruno s'apparente davantage à des notes de lectures ou à un *memento* qu'à un texte soigneusement composé pour la publication, il s'avère précieux pour donner à voir les préoccupations de Bruno et la façon dont il organise sa pensée.

²⁴ Thomas Erastus, *Disputationum de medicina nova Philippi Paracelsi Pars prima*, Bâle, Peter Perna, 1572, p. 132-133 : « La magie naturelle n'existe pas et n'a jamais existé » (en manchette). Selon lui, en effet, les « phénomènes qui sont vrais dans cet art » perdent facilement leur caractère magique à qui « étudie un peu à fond l'agriculture ». Toute forme de magie véritable ne peut être que démonique à ses yeux. À cet égard, Erastus anticipe l'analyse de Federici Vescovini, *Le Moyen Âge magique*, p. 35 : « Il en découle un caractère équivoque de la notion de "magie naturelle", parce que ou bien la magie est une opération qui va au-delà de la nature, ou bien elle est un procédé naturel qui suit les lois de la nature, et donc elle n'est pas magie ».

en effet, les phénomènes réels dans cet art perdent facilement leur aspect magique pour qui « étudie un peu à fond l'agriculture » et toute forme de magie véritable ne peut être que démonique à ses yeux. Erastus réduit à peu de choses l'amplitude de la magie naturelle, non seulement parce qu'il ne prend pas en compte l'argument de l'étymologie perse de « magie », mais aussi parce qu'il a une conception assez stricte de ce qu'est la nature. À ses yeux, « magie » et « nature » s'excluent irrémédiablement. Il suffirait pourtant d'envisager que les démons fassent partie du monde physique, même de façon extrêmement subtile, pour qu'ils entrent alors de plain-pied dans le champ d'action de la magie naturelle, comme l'ont montré par exemple Paolo Rossi et Silvia Parigi dans une étude sur la magie de Robert Fludd²⁵.

L'acception qui fait de la magie un équivalent de « sagesse » nous invite en outre à penser la magie sous l'angle de la relativité épistémologique. Dans la première modernité, le magique semble ressortir, en partie du moins, à une question de perception, comme le suggère le sulfureux Pietro Pomponazzi dans son *De incantationibus*, ouvrage qu'il rédige dans les années 1515-1520 :

Toute magie n'est pas naturelle, mais cette partie seulement de la magie qui traite des opérations secrètes de la nature : on l'appelle magie parce qu'elle n'est comprise que des gens très savants²⁶.

À lire celui qui a été professeur de philosophie naturelle de l'université de Padoue pendant plus de vingt ans, il semble que ce soit dans le déséquilibre épistémique entre le savant et le vulgaire que

²⁵ Silvia Parigi et Paolo Rossi, *La magia naturale nel Rinascimento. Testi di Agrippa, Cardano, Fludd*, Turin, UTET, 1989, p. 97 (en note d'un extrait de *La varietà delle cose naturali* [1558] de Jérôme Cardan) : « Il est important de relever que la démonologie fait partie de la magie naturelle à la Renaissance : le concept de nature inclut, en effet, les opérations démoniques, qui peuvent être déclarées, comme cela se produit souvent, "merveilleuses" ou "miraculeuses", mais pas vraiment surnaturelles. Ceci est particulièrement évident chez Fludd, lequel considère, aussi, l'âme comme la plus basse des intelligences de l'Empyrée, inférieure aux démons du fait qu'elle se mélange avec le corps » (je traduis).

²⁶ Pietro Pomponazzi, *Les causes des merveilles de la nature ou les enchantements* [1556, mais écrit autour de 1515-1520], éd. Henri Busson, Paris, Rieder, 1930, p. 168.

la magie naturelle trouve son origine. Le caractère *magique* des objets qu'elle étudie apparaît dès lors comme relatif au savoir partagé par la communauté : les mages portent leur attention sur des phénomènes et des objets « *odd enough* » pour être considérés comme magiques²⁷. On retrouve d'ailleurs cette même conception, non pas ontologique mais épistémologique, des phénomènes magiques près d'un siècle plus tard dans le *Senso delle cose e della magia* (1604) de Campanella :

Tout ce qui se fait par les savants en imitant la nature ou en l'aidant avec l'art inconnu, non seulement à la basse populace mais aussi au commun des hommes, se dit œuvre magique. De telle sorte que les sciences précitées, mais aussi toutes les autres servent à la magie. Magie d'Architas, qui fit une colombe qui volait comme des naturelles, et, du temps de l'Empereur Ferdinand, en Allemagne, d'un Allemand qui fit voler par eux-mêmes un aigle artificiel et une mouche ; mais tant que l'on ne comprend pas l'art, on parle toujours de magie : ensuite ce n'est plus que vulgaire science.

L'invention de la poudre d'arquebuse et de l'imprimerie fut une chose magique, et ainsi de l'utilisation de la calamite. De même pour celle des horloges, et les arts mécaniques perdent facilement leur prestige dès qu'ils sont manifestes au vulgaire²⁸.

Ces quelques lignes particulièrement originales invitent à poser deux constats : d'abord, pour Campanella, le qualificatif « magique » ne s'applique plus dès qu'une connaissance intègre le savoir partagé par la communauté savante, dès qu'elle intègre la *vulgaire science*. Ayant partie liée avec une pensée élitiste, l'admiration que suscite la magie naturelle est ainsi toujours mise en danger par le progrès et le partage du savoir. Deuxième constat, le mage calabrais privilégie aussi une approche pluridisciplinaire des merveilles de la nature. Les opérations magiques ne peuvent en effet être réalisées que par des savants spécialisés dans de nombreux domaines. Selon Campanella, c'est dans l'asymétrie

²⁷ J'emprunte cette expression anglaise à Brian, P. Copenhaver, « A Tale of Two Fishes: Magical Objects in Natural History from Antiquity through the Scientific Revolution », *Journal of the History of Ideas* 52/3 (1991), p. 373.

²⁸ Campanella, *Del senso delle cose e della magia*, p. 176-177 (je traduis).

entre le mage et le vulgaire – induite par la rareté des profils de savants universels capables d’appréhender la nature dans sa complexité – que la magie naturelle trouve sa raison d’être. La dimension occulte des causes est alors moins le fait d’une nature jalouse de ses secrets que de la faiblesse de l’entendement humain ; et c’est justement parce que le dévoilement des prodiges passe par une connaissance générale et pluridisciplinaire de la nature, que le commun des hommes n’y a pas accès immédiatement. C’est du moins ce que prétendent les praticiens de la magie naturelle, lesquels négocient avec la double nécessité de découvrir et de cacher leurs connaissances. Contraints de prouver leur expertise par des opérations époustouflantes, ils doivent néanmoins se garder de dévoiler tous leurs secrets afin notamment de conserver le prestige de leur statut symbolique.

L’instabilité des frontières de la magie naturelle se manifeste donc à trois niveaux : sémantiquement, la magie évoque un spectre de significations allant de la sagesse antique jusqu’aux opérations des démons²⁹ ; ontologiquement, elle interroge les limites de la Nature et se métamorphose ainsi en fonction des différentes conceptions philosophiques et disciplinaires qui se l’approprient ; épistémologiquement, enfin, elle dépend de la perception et des connaissances de celui qui est confronté à une opération magique. Dès lors, elle semble se superposer à de nombreux savoirs, non pas complètement – planter une carotte ou opérer une saignée ne sont pas des opérations magiques –, mais seulement au niveau de leurs marges. Autrement dit, la magie naturelle paraît encercler l’ensemble des savoirs, puisqu’elle se focalise sur les phénomènes que les autres sciences ne peuvent

²⁹ Florimond de Raemon, par exemple, assimile l’Antéchrist à la figure des magiciens – et notamment à celles des Magiciens de Pharaon : « Mais aussi voyant tant de miracles que l’Antichrist fera, qui sembleront en apparence non seulement esgaler, mais surpasser ceux que le Redempteur de l’univers fit estant en ce monde. Ce seront les effects de sa magie : car tous les magiciens, devins, sorciers, et enchanteurs se joindront à luy. Ce meschant, dict Theodoret, semblera les joueurs de passe-passe, qui font voir pour or ce qui n’est que plomb. Quand il fera tomber le feu du ciel, escrit Aretas, il enchantera les yeux des peuples accourans de toutes parts pour voir tant de merveilles. Ainsi ont fait les Magiciens de Pharaon, ainsi la Pithonice, et plusieurs autres » (*L’Antichrist*, Paris, Pillehotte, 1597, p. 396).

pas (encore) expliquer³⁰. C'est à cette hypothèse de la magie naturelle comme ceinture du savoir que je voudrais consacrer la seconde partie de cet article.

*

Si l'on revient aux différentes définitions que nous avons lues précédemment, on remarque que la noblesse et le degré d'élévation de cette *discipline* sont des aspects qui reviennent avec insistance. Elle se présente à la fois comme une connaissance très profonde des secrets de la nature et comme le *nec plus ultra* de la spéculation philosophique. Selon la 4^e des conclusions magiques de Pic, elle serait même « la partie la plus noble de la science naturelle »³¹. Ce que le Phénix de son siècle semble confirmer un peu plus loin, dans la 14^e conclusion :

14. S'il y a pour nous une nature immédiate qui soit absolument ou bien du moins rationnellement rationnelle, elle possède la magie en son sommet [*magicam habet in summo*], et grâce à la participation de celle-ci, elle peut, chez les hommes, devenir plus parfaite³².

Non contente d'atteindre les confins de la science naturelle, la magie de Pic constitue aussi le sommet de la nature elle-même. Ce déplacement du plan épistémologique au physique situe la magie à un point de friction étonnant : la connaissance de la magie naturelle permet de participer au perfectionnement de la Nature

³⁰ Voir à ce titre les vers que Guy Lefèvre de La Boderie consacre aux druides dans le troisième cercle de sa *Galliade* : « Là d'une docte voix on oyait resonner / Aux divins Semnotez, aux sages Saronides, / Et aux vieux Rechercheurs de secrets, les Druydes, [...] / Tous les Arts encerchez, Grammaire, Rhetorique, / L'Art de bien raisonner qu'on appelle Logique, / Et par-sus tous ceux-là qui osent rechercher / Les secrets de Nature, et du Ciel esplucher / Les mysteres profonds, et leur Theologie / En nature fondee avecques la Magie » (*La Galliade* [1582], éd. François Roudaut, Paris, Klincksieck, 1994, p. 342).

³¹ Pic de la Mirandole, *Les 900 conclusions* [1486], éd. Delphine Viellard, Paris, Les Belles Lettres, 2017, p. 294 : « 3. La magie est la partie pratique de la science naturelle. / 4. De cette conclusion, et de la 47^e conclusion paradoxale dogmatique il découle que la magie est la partie la plus noble de la science naturelle ».

³² *Ibid.*, p. 296.

même ; ce qui a pour effet de lui faire intégrer du même coup le règne de celle-ci. La magie naturelle permettrait alors de révéler une partie latente de la nature : c'est la fameuse métaphore du *mariage du monde*³³. À ce titre, elle transcende toutes les sciences en s'inscrivant dans une démarche qui relève à la fois de la connaissance et de la pratique. En d'autres termes, il s'agit pour le mage de découvrir dans un premier temps les secrets de la nature et ensuite de parfaire cette même nature par l'entremise d'une opération active. Chez Pic, la magie naturelle sert donc de frontière à la connaissance, non seulement en ce qu'elle s'avance jusqu'aux secrets les plus enfouis, mais aussi en ce qu'elle façonne de nouveaux phénomènes naturels, plus parfaits encore, qu'elle est ensuite la seule à pouvoir saisir.

La démarche de Pic, en somme, vise sans doute à réduire la porosité entre science et magie naturelles. Cette dernière n'est pas uniquement dédiée aux phénomènes que la première n'arrive pas à expliquer, elle constitue aussi un nouveau savoir qui enceint les lois habituelles de la Nature. Cette ligne de démarcation entre la magie et la science que dessine Pic a pour effet de déplacer la frontière du connaissable au-delà du cours normal de la Nature, en ouvrant un tout nouvel espace de savoir, celui d'une « seconde nature », perfectionnée par l'action humaine³⁴. On comprend mieux maintenant pourquoi Pic insiste tellement pour distinguer sa magie naturelle de la magie démonique dans son auto-défense que constitue l'*Apologia* (1489)³⁵. Sa magie semble se situer à la limite du naturel, dans ce même espace qui permet théoriquement aux démons de produire des effets merveilleux et illusoire. Bien

³³ Flavia Buzzetta, *Magia naturalis e scientia cabalae in Giovanni Pico della Mirandola*, Florence, L.S. Olschki, 2019.

³⁴ Le concept de seconde nature désigne, dans les grandes lignes, la nature manipulée par l'activité de l'homme, la nature mise en expérience. Voir Stéphane Van Damme, *Seconde nature. Rematérialiser les sciences de Bacon à Tocqueville*, Dijon, Les Presses du réel, 2020.

³⁵ Pic de la Mirandole, « Proemio », dans *Apologia : l'autodifesa di Pico di fronte al tribunale dell'Inquisizione*, p. 21 : « Nous avons aussi proposé les thèses magiques avec lesquelles nous avons expliqué que la magie est de deux types, dont l'une consiste intégralement en l'œuvre et en l'autorité des démons, chose, selon ma foi, monstrueusement exécrationnelle, tandis que l'autre, quand elle est examinée soigneusement, s'avère n'être rien d'autre que l'absolu perfectionnement de la philosophie de la nature » (je traduis).

qu'elle demeure encore éminemment spéculative, elle semble déjà posséder en germe cette dimension pratique et expérimentale qui se développera au milieu du XVI^e siècle sous l'impulsion de la *Magia naturalis* (1558) de Giambattista Della Porta et plus généralement de la vogue des livres de secrets³⁶.

Parallèlement à cette évolution empirique de la magie naturelle, le regard qui est porté sur les phénomènes magiques se modifie en profondeur. Ces derniers abandonnent petit à petit leur part occulte (c'est-à-dire insondable) pour intégrer le monde des secrets ; les secrets sont par définition susceptibles d'être découverts, comme l'ont défendu Paola Zambelli et plus récemment Nicolas Weill-Parot³⁷. Ce changement n'est pas anodin, puisque la magie naturelle entre alors dans l'ordre de l'empiriquement vérifiable. Comme le souligne Bacon, « les opérations cachées de la nature se livrent mieux sous le tourment des arts que dans leur cours ordinaire »³⁸. C'est en passant au tamis de l'expérience les merveilles de la nature que les mages naturels, un peu contre leur gré, vont alors programmer la destruction de leur science. Du fait que la magie naturelle sert de frontière entre le savoir d'une part et la superstition (ou le surnaturel) de l'autre, les phénomènes qu'elle décrit risquent à tout moment de basculer du côté des erreurs ou de celui des savoirs trop communs. Les merveilles qu'elle finit par normaliser réintègrent la *vulgaire science*, tandis que ceux qu'elle infirme sont relégués dans l'univers repoussoir de la fable, quand ils ne sont pas attribués aux démons. C'est du moins la conclusion à laquelle arrive Bacon dans *Du Progrès et de la promotion des savoirs*, lorsqu'il distingue, comme Ficin, une magie naturelle épurée (la sienne) d'une autre, dégénérée :

Quant à la « magie naturelle » dont, de nos jours, il est question dans des livres – des livres contenant certaines conceptions

³⁶ William Eamon, *Science and the Secrets of Nature : Books of Secrets in Medieval and Early Modern Culture*, Princeton, PUP, 1996.

³⁷ Weill-Parot, *Points aveugles de la nature*, p. 34 : « La notion de secret implique une dissimulation beaucoup plus fragile et transitoire que celle d'occulte. Le secret doit être comparé à un coffre celant un objet inconnu ; une fois que le coffre est ouvert, l'objet est connu et il n'y a plus de secret. L'occulte, de ce point de vue, s'apparente davantage au mystère, c'est-à-dire à quelque vérité qui demeurera essentiellement insondable ». Voir aussi Zambelli, *L'ambigua natura della magia*, p. 310-313.

³⁸ Bacon, *Novum organum*, (I, 98), p. 159.

naïves et superstitieuses, des remarques sur les sympathies, les antipathies et les propriétés cachées, ou encore quelques expérimentations frivoles, plus étonnantes par l'apparat dont on les entoure que par elles-mêmes – , cette magie naturelle-là diffère aussi radicalement de ce que nous requérons, pour ce qui est de la vérité et de la nature, que l'histoire du roi Arthur de Bretagne ou celle de Huon de Bordeaux diffèrent des *Commentaires* de César en ce qui concerne la vérité historique [...]. La fable d'Ixion figura bien (dans l'Antiquité) cette espèce de savoir : Ixion avait dessein de jouir de la possession de Junon, la déesse du pouvoir, mais ce fut avec un nuage, non avec elle, qu'il copula ; de cette rencontre naquirent les Centaures et les Chimères³⁹.

En faisant de la vérité l'élément discriminant de l'opposition qu'il établit, Bacon met en lumière le rapport étroit qu'entretient la magie naturelle avec la fiction. Non seulement, la mauvaise magie est cantonnée aux livres, mais en plus elle fait figure de parent pauvre dans l'analogie que tire le Chancelier de Verulam entre les fictions d'un côté et les travaux historiques (au sens large) de l'autre. En convoquant le mythe d'Ixion, Bacon insiste sur la dimension fictive et mythique de la magie naturelle⁴⁰. À cet égard, le nuage, l'apparat relèvent du régime de l'illusion, des faux-semblants. La vraie magie naturelle, figurée par Junon, confère le pouvoir, tandis que celle qui fait illusion n'engendre que des chimères. Du fait de sa situation particulière, à la frontière entre le vrai et le faux, la magie naturelle est donc intimement liée à la notion de fable. D'une part, elle permet par sa pratique de différencier les phénomènes physiques des inventions fabuleuses, mais elle s'inscrit aussi, d'autre part, dans un paradigme de la feintise et de l'illusion dès qu'il s'agit pour le mage d'entretenir

³⁹ *Id.*, *Du progrès et de la promotion des savoirs*, p. 132.

⁴⁰ Je reprends ici l'opposition entre *fictionnel* et *fictif* qu'établit Frédérique Aït-Touati, « Science et fiction », dans *L'Europe des sciences et des techniques : un dialogue des savoirs, XV^e-XVIII^e siècles*, éd. Liliane Hilaire-Pérez, Fabien Simon et Marie Thébaud-Sorger, Rennes, PUR, 2016, p. 286 : « Comment la fiction peut-elle à la fois être l'autre de la science, et l'un de ses outils heuristiques ? La contradiction se résout si l'on distingue le fictif, qui ressortit au faux, à la tromperie, d'une part, et le fictionnel d'autre part – usage savant, limité et circonscrit de la fiction comme outil. Sa mise en œuvre, délicate, suppose un usage contrôlé, encadré de la fiction, qui l'assume comme telle et ne prétend pas la confondre avec la réalité. »

le prestige de sa fonction. À l'opérateur sérieux, protofigure du physicien, s'appliquant à passer au tamis de l'expérience les merveilles de la nature et à retranscrire ses résultats, s'opposent alors les figures conjuguées de l'affabulateur et du bateleur ; le premier affirme comme vraies des choses fausses, le second fait illusion en présentant comme merveilleux des phénomènes qui ne le sont pas, activité « bien proche de l'imposture »⁴¹.

C'est alors, paradoxalement, la pratique empirique de la magie naturelle qui contribue aussi à la métamorphose du mage en affabulateur et en charlatan, puisqu'elle invalide régulièrement des phénomènes qu'il tenait pour vrais, et qu'elle tend à normaliser les merveilles de la nature en œuvrant à les reproduire. Plus la magie naturelle s'approche de la « physique pratique » à laquelle l'assimile Gabriel Naudé dans son *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie* (1625), moins elle se distingue de « l'ordre habituel des événements » comme le constate avec justesse Hélène Védrine dans *Philosophie et magie à la Renaissance*⁴².

*

L'exemple de la magie naturelle, dans toute sa singularité, nous a permis de suivre plusieurs facteurs qui influencent les déplacements de frontières épistémiques et de penser ces mouvements à partir des discours qui tentent d'en donner une définition. Spécialement résistante et plastique, la magie naturelle paraît pourtant programmée pour s'autodétruire⁴³. On peut alors mieux saisir le sort

⁴¹ Bacon, *Novum organum*, (I, 73), p. 135 : « Ceux qui s'occupent de magie naturelle (c'est leur terme), ont également peu d'inventions à montrer ; et des inventions futiles et bien proches de l'imposture ». Toujours selon Bacon, la bonne pratique scientifique, quoique herculéenne, consiste en effet à « purger » la science, à séparer les superstitions de ce qui est purement naturel : « Ce sera pareil au travail d'Hercule, purgeant les écuries d'Augias, que de séparer des superstitions, des arts magiques et des observations toute chose qui soit propre, pure et naturelle » (je traduis).

⁴² Gabriel Naudé, *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*, dans *Libertins du XVII^e siècle*, vol. 1, éd. Jacques Prévot, avec la collaboration de Thierry Bedouelle et d'Étienne Wolff, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1998, p. 160. Hélène Védrine, *Philosophie et magie à la Renaissance*, Paris, Le Livre de Poche, 1996, p. 5.

⁴³ La magie naturelle est une science qui résiste assez longtemps au démenti empirique des phénomènes qu'elle décrit. Zambelli, avec une certaine élé-

paradoxal qui accompagne cette *science* : de façon quelque peu schématique, on constate que plus elle s'inscrit dans le régime expérimental, plus son champ d'études diminue et plus son utilité est remise en question. Au fil du temps, les phénomènes qu'elle décrit sont soit infirmés (et quittent le domaine du savoir en intégrant celui de la superstition), soit normalisés (et perdent ainsi leur caractère magique). L'évolution de la magie naturelle l'amène à infirmer par sa propre pratique empirique des phénomènes qu'elle décrivait pourtant théoriquement et à en normaliser d'autres en les diffusant. La parole traditionnelle des mages finit par se heurter *ipso facto* à la réalité des faits physiques, et la magie naturelle apparaît à la fois comme une source de fausses croyances et comme le moyen de les déjouer. En somme, elle se présente non seulement comme un bloc fluctuant de connaissances et de croyances, mais aussi et surtout comme un rapport à ces connaissances. Par son statut de *terra incognita*, elle excite la curiosité des savants et joue un rôle essentiel dans l'émergence de la notion de *progrès*, mais elle est aussi condamnée à perdre son pouvoir de fascination dès qu'on la foule et à intégrer la normalité après exploration minutieuse. Cette particularité nous invite peut-être à remettre en cause, sans l'annuler complètement, l'idée même d'un espace de savoir dévolu à la magie naturelle pour privilégier une conception plus souple qui ferait de celle-ci une ceinture mouvante, de moins en moins épaisse, séparant la carte des savoirs du monde des fables.

gance, délimite à une centaine d'années l'existence de la magie naturelle. Il me semble néanmoins que celle-ci continue d'animer des débats houleux dans le monde savant jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Voir encore Zambelli, *L'ambigua natura della magia*, p. 125. Polier de Bottens, dans l'article « Magie » de *l'Encyclopédie* (1765), se montre à cet égard particulièrement lucide : « L'on peut dire qu'aux yeux mêmes de la multitude, les bornes de cette prétendue *magie* naturelle se rétrécissent tous les jours ; parce qu'éclairés du flambeau de la Philosophie, nous faisons tous les jours d'heureuses découvertes dans les secrets de la nature, et que de bons systèmes soutenus par une multitude de belles expériences annoncent à l'humanité de quoi elle peut être capable par elle-même et sans *magie* » (*L'Encyclopédie*, IX, Paris, Briasson, 1765, p. 853).